

# Conférence-débat avec Olivier Starquit sur son dernier livre : l'extinction des lumières, vers une dilution de la démocratie »

Conférence donnée à l'Espace Marx BXL, le jeudi 8 mars 2012

Organisé par l'Association Culturelle Joseph Jacquemotte et les Amis du Monde  
Diplomatique

**Introduction par Annie Thonon, vice présidente de l'association belge des AMD :** Les politiques néo-libérales sont nombreuses et nous montre la barbarie du système alors que d'autres politiques et d'autres modes de développement qui privilégie le progrès humain existe alors pourquoi les peuples ne se révoltent-ils pas plus ? Car en effet depuis les lumières avec les philosophes du XVIIIème siècle qui s'éteignent, l'idéal démocratique s'est évaporé. Comment en est-on arrivé là ? Le langage, les médias la gouvernance, la professionnalisation de la politique, la publicité... autant de pratiques qui contribuent à l'endormissement du citoyen devenu un consommateur. Nous avons affaire a un processus qui est constant, qui infantilise, culpabilise, et qui nous empêche de se poser les vraies question. Et il faut être d'une vigilance sans failles pour y résister. Le petit livre d'Olivier Starquit est très important pour la clarté de son propos.

**Olivier Starquit :** Le point de départ de la réflexion de cet ouvrage, c'était ces mouvements des Indignés, d'une part la manière dont on en parlait c'est à dire les médias dominants, notamment vis à vis des slogans par exemple « *Yes we camp* » en référence au slogan de la campagne d'Obama en 2008. Alors, oui, certes il y a des slogans mais quoi d'autre ? Comment sommes toutes, en est-on arrivé là ? Et c'est bien là le problème de la dilution de la démocratie. Comment est-ce qu'on n'en soi arrivé a des slogans aussi « pauvres » et aussi par rapport à l'idéal des lumières, (ce que Starquit appelle l'idéal d'un citoyen autonome, émancipé) l'image qu'on se fait du citoyen qui suivrait à « la culotte » la démocratie et ses représentants. Par rapport à l'idéal des Lumières il faut y voir une digression car il ne faut aussi pas être dupe que Les lumières s'accommodaient aisément de l'esclavage...

Mais pour en revenir au « comment en est-on arrivé là, Olivier Starquit propose de distinguer quels sont les outils qui sont mis en œuvre pour arriver a cette situation et les opérateurs. Il explique que l'on vit dans une société ou le conflit n'existe plus (il souligne que Claude Lefort explique que ce qui est constitutif de la démocratie c'est le conflit même) du consensus et dès qu'il y a les prémices d'un conflit, on tente de l'éviter a tout prix. Il prend l'exemple de la grève général du 30 janvier dernier en Belgique. Ce qu'on y entendait dans les médias : les syndicats sont irresponsables. Dès qu'il y a une grève spontanée, on informe même pas de la cause de cette grève, on évoque plus ses effets en discréditant le fait que faire grève, c'est « mauvais ». On est donc dans une société ou le débat serait atrophié, dans une société lissé sans conflits et diverses outils contribuent a arriver a cette espèce de « règne du consensus ». Tout discours un peu radical est renvoyé dans le domaine de la « pathologie sociale ». Donc si on renonce au conflit c'est gravissime car cela revient a renoncer a des outils intellectuels comme le conflit social ou la lutte des classes qui permet donc de penser la question sociale. Cela induit aussi le retrait des peuples de la sphère politique. La disparition du conflit politique et sociale permet à l'oligarchie politique, économique et médiatique d'échapper à tout contrôle. Les conséquences peuvent être un désenchantement de la part du citoyen pour la question démocratique et politique.

Il explique l'importance du langage qui peut être détourné a des fins de pouvoir. Il fait la référence avec la « Novlangue » la fameuse langue inventée par Gorges Orwell dans son livre « 1984 » mais aussi aux études de Klempere, philologue juif-allemand et qui, en raison du fait qu'il était juif, a étudié durant la montée du nazisme comment la langue allemande a été modifiée et utilisée afin d'installer dans les esprits le national socialisme . Comment donc le vocabulaire nazi s'est emparé

de la langue pour arriver à ses fins et pour arriver à conditionner la population (on en arrive à une langue rabougrie pour une pensée appauvrie). Ce qu'Orwell dit c'est qu'on arrive à ses fins par langage soit à travers l'inversion de sens (ex: on utilise le terme « charges sociales » alors qu'il serait plus judicieux de dire « part socialisé du salaire ») soit à travers l'oblitération de sens (des termes qu'on ne peut plus utiliser comme le terme « capitalisme ». Heureusement dit-il ironiquement, il revient à la charge). D'autres exemples d'euphémisme, torture = méthode d'obtention d'informations, nous ne sommes pas en « récession », nous sommes en « difficultés », « optimisation, rationalisation » plutôt que « licenciement », « pauvres » = « modestes », « croissance » = « accumulation de capital », on ne fait plus la « guerre » on « lance des frappes », les guerres deviennent « humanitaires » ou « opérations de maintien de la paix » sans oublier le terme « dommages collatéraux » (...)

Le langage vient donc se greffer sur le « storytelling » (le fait de raconter des histoires), un concept qui a été emprunté au domaine économique pour aller dans le domaine politique : l'art de faire de la propagande en le cachant (exemple : on parle de l'enfance pauvre d'Elío Di Rupo pour masquer les travers des accords gouvernementaux d'après Olivier Starquit), Christian Salon (?) explique que le storytelling est une « arme de distraction massive » qui formate la réalité mais qui est aussi capable de fabriquer le réel. C'est présenté comme une intrigue facile à comprendre, les enjeux politiques sont racontés comme des histoires excitantes, elles n'ont même pas besoin d'être vraies. On va donc assister à une bataille des histoires plutôt qu'un débat sur les idées d'où le potentiel de dépolitisation que cela peut induire.

Au niveau des opérateurs, il est clair que les médias dominants et traditionnelles aident à délégitimer le conflit. Ces médias sont aux mains de grands conglomérats sous l'effet de la mondialisation. Souvent les médias au lieu de soutenir le débat démocratique, l'orientent et l'ocultent en omettant certains points, ou sur la manière dont ils évoquent certains points. C'est interpellant à plus d'un titre car quand il y va de la liberté d'expression et du droit d'être informé, le citoyen peut exiger des médias de l'indépendance face aux pouvoirs financiers (qui ne demande qu'à les contrôler) mais aussi une attention scrupuleuse aux mots qu'ils essaient sur le papier ou sur les ondes. La publicité joue aussi et influe sur les médias. Ainsi l'information doit plus divertir qu'être construite ce qui fait prédominer le storytelling plutôt que le débat en tant que tel. La publicité influe aussi sur l'imaginaire. Elle transforme le citoyen en consommateur car « hors de la consommation il n'y aurait point de salut ». Le problème c'est qu'un consommateur n'est pas un citoyen. Le consommateur n'a que des revendications d'ordre privé.

On constate aussi un autre outil prépondérant : le « presentisme », c'est à dire le rapport au temps au niveau de la démocratie. Nos sociétés démocratiques ont un problème avec le rapport au temps parce que le système politique et la culture en général sont orientés vers le présent immédiat. Le « presentisme » menace notre avenir (cf la « periodisation » électorale). C'est une tyrannie du présent qui se manifeste par la logique de l'urgence qui induit un certain immobilisme.

Un autre élément qui influe sur la dilution de la démocratie c'est la « pipolisation ». Puisqu'il faut faire de l'audimat, c'est plus facile de faire du divertissement. Donc on va inviter nos représentants politiques à intégrer les émissions de divertissement (plus prononcé en Flandre cf Bart de Wever). Un autre effet collatéral de la pipolisation, ce que Starquit appelle la « carbonisation des hommes et femmes politiques ». Ces derniers deviennent des produits de consommation dotés d'une date de péremption. Ils ont une obsolescence programmée, bref, ils ne durent pas. Toute ceci n'est pas sans conséquences sur l'absence de qualité du débat politique. On ouvre la porte à la « spectacularisation », la « scénarisation », le « fait diversification » de la vie politique. C'est le dévoilement de la démocratie dans le marketing politique et ainsi les citoyens constituent une masse atomisée qui ne vote plus ou alors elle vote n'importe comment.

L'information est essentielle pour que les individus et les citoyens puissent se forger une opinion. Par conséquent il faut revendiquer la réappropriation démocratique de l'information. Puisque cette dernière est un bien public, elle doit revêtir d'une importance capitale pour la vitalité et le ressort de la démocratie. Il faudrait donc procéder à un changement de statut des entreprises de médias. Elles devraient devenir des entreprises à but non lucratif ou des fondations. On pourrait également interdire à une personne physique ou morale de détenir plus d'un média. Les journalistes pourraient posséder une partie des actions du journal (comme dans le cas du Monde Diplomatique). Il existe aussi (en Norvège) des maisons d'éditions qui sont la propriété des lecteurs;

Dans la dilution de la démocratie il y a l'Union européenne. 80 % des législations des entreprises médiatiques ne sont tout simplement que les directives et règlements qui émanent de l'Union Européenne. On constate que depuis sa création, l'Union Européenne grignote le plus possible de souveraineté via le transfert de compétences vers le niveau européen et l'extension des décisions prises à la majorité. Les prérogatives de l'Union Européenne sont assez vastes puisqu'elle dispose du droit d'initiative législative. C'est un organe qui est malgré tout peu démocratique. Les commissaires ne sont pas élus, ils sont nommés sur proposition des gouvernements nationaux, idem pour les juges de la cour européenne de justice qui détricotent les conquêtes sociales. Donc les personnes habilitées à trancher en matière d'emploi, de pouvoir d'achat et de croissance sont tout simplement incontrôlables et incontrôlés. Le processus décisionnel européen ressemble de plus en plus à un exercice d'arbitrage entre des propositions qui émanent de multiples groupes de pressions et de lobbys. Et donc on constate de plus en plus un déplacement du pouvoir politique réelle vers des lieux d'apesanteur démocratique.

Qu'est-ce qu'on veut dire par démocratie ? Est-ce que c'est cette chose que l'on apporte au Moyen Orient ? Ou bien autre chose ? Est-ce qu'être citoyen démocrate chez nous est-ce que c'est être un citoyen passif qui est devenu client d'une autre politique ? Comme si toute la vie politique visait à désapprendre à gouverner. On s'habitue, ou l'on devrait s'habituer à suivre les options que d'autres nous présente et voter pour elles. Comment cette dilution a-t-elle pris forme ? On ne s'offusque pas que la classe ouvrière n'est pas représentée dans les gouvernements de même qu'on ne s'offusque pas qu'il y a une sur-représentation des professions libérales. On pourrait très bien accorder un congé politique aux représentants politiques qui exercent initialement une profession libérale pour qu'ils puissent reprendre leur profession. La professionnalisation de la vie politique est l'une des causes de cette dilution également, d'où la coupure entre les représentants politiques qui représente la lutte des classes. Ils sont là, spécialisés à temps plein et les autres acteurs sociaux sont mis hors jeu politiquement. Les partis politiques vont cesser de représenter les courants et ils vont devenir des supports pour des candidats hommes et femmes politiques dont c'est la profession. À la place de projets et d'idées à débattre, nous avons des professionnels qui se muent en spécialistes du marketing politique. Cette professionnalisation induit une « technisation » et une dépolitisation des problèmes.

Comment aider la démocratie représentative à sortir de cette impasse ? Comment avoir une réappropriation par les citoyens ? La refondation des pratiques démocratiques requiert du temps. La démocratie ne peut que prospérer que si on prend le temps donc on pourrait revendiquer plus de temps libre pour plus de temps démocratique. Outre les processus démocratiques des forums sociaux mondiaux comme « Porto Alegre », il y a également des conférences techniques de citoyens, notamment au Danemark : Des citoyens sont tirés au sort et ils vont être confrontés à des propositions et ils ont le droit de récuser les experts et d'en demander d'autres. Une fois qu'ils considèrent qu'ils sont suffisamment éclairés sur le sujet, ils vont formuler des recommandations, des propositions qu'ils soumettent au parlement. Le parlement peut le rejeter mais il doit motiver le rejet. En Islande par exemple des citoyens sont en train de réécrire la constitution. Les islandais ont refusé le plan d'austerité qu'on leur proposait. Il a eu une conférence technique de citoyen à New

York pour la reconfiguration technique de « Ground Zero » et il y a eu également cette expérience sensiblement similaire en Belgique avec le G1000 même si pour le moment c'est un peu en « stand by » car ils ont besoin de fonds.

Concernant l'offre politique et la montée de l'abstention, en guise de boutade, est-ce qu'il ne serait pas intéressant de prendre en compte les votes blancs et nuls dans le calcul des résultats et ainsi il y aurait des sièges vides au parlement. Ce serait le parti des abstentionnistes...

Comme le dit Cornelius Castoriadis : on sortira en fait de l'épuisement idéologique de notre époque que par la résurgence d'une critique puissante du système. La lucidité est la première forme de résistance : éclairons notre vampire, c'est à dire notre démocratie qui est bien malade. Nous sommes les 99% qui subissons la crise donc on n'a pas à accepter les « miettes » du présent et donc plutôt que de rester un citoyen passif, il faut reprendre les rennes et occuper le vote et donc suivre à la culotte nos mandataires. Le citoyen pourrait être le spectateur d'une représentation mais au lieu d'être un spectateur sourd et assis au fond de la salle et bien le spectateur pourrait se muer en acteur qui reprend le fil de l'intrigue.